

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 657.—SAMEDI, 5 DECEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—Trio de fleurs

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 5 DECEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—L'honorable M. T. Berthiaume, par Hermance.—Petite poste en famille.—Poésie : L'hiver, par Augustin Lellis.—Une glorieuse journée : La bataille de Loigny en 1870, par le gén. Bounard.—Don Gur d'Alvar, par Jacques Saultais.—Origine du nom Pabos, par J.-Edmond Roy.—La mode modeste.—Le cinématographe, par Faucher de Saint-Maurice.—Récréations.—Poésie : L'homme, par A Paysant.—Qu'est-ce que la patrie, par Adolphe Hurteau.—Napoléon et le protestantisme.—Les petites bottines de Nenhomme par Corolle.—Nos gravures.—Notice bibliographique.—Les premiers pas de bébé, par Karoli.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilletons.

GRAVURES.—Beaux-Arts ; Trio de fleurs.—Le pont proposé entre Montréal et Longueuil.—Une chambre d'étudiants à Paris.—Beaux-Arts : Le rêve de sainte Cécile.—Le prince de Bismarck en famille (quatorze portraits).—Gravure de mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTIÈME TIRAGE

Le cent cinquantième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 5 DECEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



. Notre bonne vieille capitale, Québec, n'est pas précisément la ville des plaisirs et quand l'un de ses habitants fait part à ses concitoyens d'une idée vraiment drôle, elle a un franc succès.

C'est ce qui vient d'arriver à un monsieur que je ne connais pas, car "j'ignore son nom, sa naissance" comme Fernand, dans la "Favorite," et qui ne s'est fait connaître, dans une correspondance adressée à un journal, que sous le pseudonyme de "Why."

Inutile de lui demander "pourquoi ?"

Ce brave homme—je veux bien croire à ses vertus—

communiqué au public le marasme dans lequel l'a plongé la vue de drapeaux français et américains, à l'Académie de Musique, et l'absence du pavillon anglais.

Mais ce qui l'a le plus submergé dans un océan de pensées lugubres, ce sont les applaudissements frénétiques qui ont accueilli l'arrivée sur la scène d'une actrice drapée dans le drapeau tricolore et chantant la "Marseillaise."

—Ne sommes-nous pas citoyens britanniques ? s'écrie le malheureux, en semblant étouffer un sanglot.

Certainement, monsieur Why, nous le sommes, mais est-ce une raison pour tomber en pamoison parce que les drapeaux de deux grandes nations, des deux plus grandes républiques du monde, ornent une salle de spectacle ?

Après avoir gémi pendant dix lignes, le dit Why prend la note guerrière et demande fièrement, en retroussant sa moustache : —je le vois d'ici.

—Ne serait-il pas temps d'intervenir ?

Intervenir ? Pourquoi faire ?

En lisant cette prose, tout le monde s'est mis à rire.

Ah ! mon pauvre monsieur Why, que c'est donc chose fâcheuse de voir un homme tenir une plume et ne pas savoir s'en servir !

Votre lettre, pleine de larmes au commencement, de fiel au milieu et de colère à la fin, a produit l'effet d'un coup d'épée dans l'eau, ou d'un cautère sur une jambe de bois, et, puisque l'occasion s'en présente, je vais vous donner une petite leçon que vous pourrez méditer et mettre en pratique au besoin.

Ce que vous vouliez, c'était voir les drapeaux anglais dans la salle et, en cela, vous n'aviez pas tort, mais le moyen que vous avez employé, ou plutôt la forme que vous avez donnée à votre lettre est tellement ridicule, qu'il est évident que vous ne pouviez arriver à rien.

Un homme d'esprit se serait exprimé ainsi :

Monsieur le rédacteur,

J'ai assisté, hier soir, à la représentation de l'Académie de Musique. La salle était très artistement décorée de drapeaux français et américains, et l'auditoire a fait l'accueil le plus enthousiaste à Miss X..., qui a fort bien chanté la "Marseillaise" ; cependant, j'ai remarqué l'absence de pavillon anglais.

Simple oubli, sans doute, car l'Union Jack, le tricolore et le drapeau étoilé forment un ensemble très agréable à l'œil, comme je l'ai constaté souvent.

De plus, inutile de le dire, les spectateurs anglais seraient heureux de voir dans cette belle salle le drapeau de l'empire britannique.

Votre dévoué,

"BECAUSE."

Le lendemain, il y aurait eu dix drapeaux anglais à l'Académie de Musique.

Comprenez-vous, monsieur Why ?

Oui, alors, faites-en votre profit.

. Le bureau provincial d'hygiène demande en ce moment au Conseil Municipal de Montréal de ne pas priver d'eau les pauvres gens qui sont dans l'impossibilité absolue de la payer.

Actuellement—à la fin du dix-neuvième siècle—les citoyens de Montréal doivent, d'après les règlements, refuser un verre d'eau aux pauvres. Ils le doivent si bien, que la loi rend les voisins d'une famille pauvre, qui n'a plus l'usage de l'aqueduc, passibles d'une amende de vingt piastres ou de deux mois de prison, s'ils lui fournissent de l'eau !

Alors, ne pouvant avoir d'eau ni chez eux, ni chez "les voisins," les pauvres doivent aller s'approvisionner au fleuve ou aux puits, ce qui est le plus sûr moyen de faire naître une épidémie, puisque l'eau du fleuve et des puits est polluée par les égouts et les fosses d'aisance.

Et voilà où nous en sommes !

Et dire que dans une ville de trois cent mille âmes, il n'y a pas de fontaines publiques, où les pauvres pourraient s'approvisionner d'eau, été comme hiver—Pas une fontaine !

. Il était une fois une princesse, une grande princesse, qui comptait les rois par douzaines dans la généalogie de sa famille, une princesse riche, belle, instruite, jeune, aimée ; enfin une de ces princesses comme on en voit dans les contes que nous avons lus dans notre enfance et que nos chers petits lisent encore avec plaisir.

Elle répondait au doux nom d'Elvire, celui de la jeune fille idéale de Lamartine.

La princesse rêvait souvent dans le palais paternel, en Italie, de princes jeunes, beaux, puissants, semblables à ceux des contes en question, mais le prince rêvé ne venant pas, la princesse se décida, un beau soir, à se sauver avec un pauvre diable, laid, pas jeune, pauvre, d'une intelligence très médiocre et, qui plus est, *horresco referens*, marié et père de plusieurs enfants.

Et la belle princesse, échappée du palais de son père, court aujourd'hui les chemins, en compagnie du singulier être de son singulier choix.

La princesse Elvire est la fille de Don Carlos, prétendant à la couronne d'Espagne, de ce fameux Don Carlos que tout le monde connaît de nom.

. A la même époque, c'est-à-dire dans le même mois de novembre de l'an de grâce dix-huit cent quatre-vingt seize, vivait sous un ciel moins bleu, une autre princesse, pas aussi grande princesse que la fille de Don Carlos, mais princesse de bel et bon aloi, de par son mariage.

Ce qu'elle était riche, ce qu'elle était belle, cette princesse, dépasse la conception du chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ.

Elle avait deux enfants, deux beaux petits princes, l'heureuse mère !

Mais la princesse était probablement fatiguée du prince son époux, car elle aussi, un soir du mois des chrysanthèmes, s'enfuit en emportant sous son bras un bohémien, un tzigane, un vulgaire marchand de son, qui soufflait dans un fifre, quelque part en un restaurant de Paris.

Cette noble dame est la princesse de Caraman-Chimay.

. Don Carlos a renié publiquement sa fille, et ce n'est peut-être pas ce qu'il a fait de mieux, car rien ne prouve que la jeune princesse soit seule coupable en cette triste aventure.

J'ignore comment Don Carlos a élevé ses enfants, mais tout le monde sait que la vie, ancien régime, d'une reine ou d'une princesse espagnole n'est pas toujours d'une gaieté folle.

Je ne parle pas d'Isabelle II, une exception qui... n'insistons pas.

Je vous ai raconté, l'autre jour, comme quoi la reine de Portugal actuelle—très moderne et très intelligente cependant,—s'ennuyait un peu trop, eut la fantaisie de constater, à l'aide des rayons Roëntgen, les effets du corset sur sa conformation et celle de ses dames d'honneur ; eh ! bien, l'ennui qu'elle éprouvait devait être un délire de jouissances à côté de celui qui tourmentait la belle Elvire.

Et dire que tout cet esclandre ne serait sans doute pas arrivé si on avait inspiré à cette jeune princesse le goût du travail et si on lui avait inculqué des principes religieux.

Quant à la princesse de Caraman-Chimay, mère de deux enfants, celle-là n'a d'autre excuse que l'amour effréné de la bohème malpropre.

C'est une névrosée incurable.

. M. Raffaëli, peintre de Paris, raconte l'anecdote suivante qui m'a tout l'air d'être une fumisterie.

En 1870, j'avais vingt ans, j'avais le désir ardent de devenir artiste. Tous les arts attirèrent mon attention ; cependant le Salon annuel devant ouvrir bientôt ses portes, je résolus de faire une peinture et de l'envoyer à tout hasard. Je n'avais alors jamais touché un pinceau.

Un de mes amis, fils d'un décorateur de théâtre, me

dressa une liste des couleurs, des pinceaux et des toiles qui m'étaient nécessaires. J'achetai le tout, rentra chez moi, et, en deux ou trois jours, je brossai un paysage, un bord de forêt, complètement d'idée, et j'envoyai le tableau au Salon. Eh bien, le tableau fut reçu et figura au Salon de 1870. Et, je l'affirme, je n'avais jamais alors fait une seule étude d'après nature et c'était la première toile que je barbouillai. Où donc avais-je appris ? Je le répète ; l'art ne s'enseigne pas, et lorsqu'on a quelque chose à dire, on en trouve subitement le moyen.

J'ai tenu à reproduire ce passage d'une longue lettre de M. Raffaëli, pour plusieurs raisons : parcequ'elle fait en ce moment le tour des journaux, pour en démontrer l'absurdité et mettre les jeunes en garde contre ce faux principe que l'on peut-être peintre sans avoir fait aucune étude.

Cette lettre doit être entièrement apocryphe.

Jamais peintre n'a fait un tableau convenable la première fois qu'il a touché un pinceau, pas plus qu'un homme ne sachant pas écrire, n'a fait une belle page de style, la première fois qu'il a pris une plume dans la main.

Cela ne se démontre pas, c'est un axiôme.

* * Au reste, M. Raffaëli avait étudié plusieurs années dans l'atelier de Gérôme, avant d'exposer son premier tableau.

Demandez donc à Huot, à Saint-Charles, à tous nos peintres canadiens, ce qu'ils pensent de cette singulière prétention, que l'on peut se révéler peintre tout à coup, comme ça, un beau matin, en mettant ses chaussettes ; demandez leur de vous faire part de leurs impressions, en entrant pour la première fois dans l'atelier d'un grand artiste, à Paris ; demandez leur quelle somme d'énergie, de travail, d'études, il leur a fallu déployer pour comprendre le grand art et lui arracher quelques-uns de ses secrets.

L'auteur de cette lettre rappelle le paysan planté devant un tableau de Breton.

—Hein, mon vieux, lui dit quelqu'un, vous ne pourriez pas en faire autant ?

—Sais pas, m'sieu, j'ai jamais essayé !

* * Les comptes-rendus de la Cour du Recorder prêtent parfois à réfléchir.

Un soir de la semaine dernière, je lisais entre autres choses :

« Un journalier, ivre, rue Bleury, acquitté.

« Un boulanger, ivre, rue Craig, cinq piastres d'amende ou quinze jours de prison. »

Et cette lecture me précipita dans un puits de pensées.

Heureux journalier, me disais-je, pauvre boulanger ! Est-il vrai que l'ivresse soit excusable chez un journalier, et passible d'amende ou de prison, pour un boulanger, et la justice n'est-elle pas plutôt borgne qu'aveugle, puis qu'elle voit une faute d'un côté et rien de l'autre ? Ou bien, le fait de se pocharder le nez rue Bleury, est-il une excuse, alors qu'il est abominable de s'humecter un peu trop le gosier, rue Craig.

Mystère ! Obscurité !! Doute énorme !!!

* * Un révérend père de, je ne sais trop quel ordre, vient de faire connaître un plan qu'il a conçu pour mettre fin, en très peu de temps, à la guerre qui désole depuis plusieurs années la malheureuse île de Cuba.

—Prenez cent mille hommes, dit-il au général en chef, alignez-les en travers de l'île, partez tous ensemble de l'Est, en chassant les cubains devant vous, et, quand vous serez arrivé à l'extrémité Est, jetez-les à l'eau.

Ce bon père doit être plus fort en théologie que dans l'art de la guerre !

Du moins, je l'espère.

* * On parlait de nos ennuis, de nos misères, de nos besoins d'argent—thème trop familier à beaucoup

de mes lecteurs, pour qu'il soit besoin d'en démontrer l'à-propos.

—C'est curieux, dit l'ami T..., j'ai toujours remarqué que ce sont les gens qui n'ont pas d'argent qui en parlent le plus !

Parbleu !!!

Jean Paul Bliss

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 3 novembre 1896.

Le jour des morts est passé, et aux cimetières, déjà les fleurs jetées sur les tombes voient, une à une, toutes leurs pauvres pétales arrachées et jetées en pâture à la brise qui parcourt, en sifflant le froid, les champs de la Mort.

Jusqu'aux immortelles qui pâlisent déjà. Les défunts n'ont plus que des souvenirs de leur fête.

* *

D'un article très bien fait, intitulé : *Leur Jour*, par M. Hugues LeRoux, dans le *Figaro* d'hier, je détache ces quelques lignes pleines d'intérêt et de grâce :

Il y a quelques années, le jour des Morts, je me trouvais à Livourno, au pays de Mascagni. Sous ce ciel italien, très chaud et très bleu, les tristesses sont légères, et cette journée avait, comme les autres, une allure de fête. J'en ai gardé un souvenir plein de grâce, où repassent des groupes bariolés, hommes, femmes et enfants, assis en rond sur la route et mangeant des châtaignes, après la visite aux tombeaux. Mais, surtout, je me souviens de l'usage charmant, d'une si jolie couleur latine qui, le soir, dans les cimetières, réunit les jeunes gens devant les tombes des jeunes filles. Ils viennent par groupes de trois ou quatre, avec leurs guitares et leurs mandolines, et, dans le calme de la nuit, sous la lune, ils chantent des chansons d'amour aux pauvres mortes sans amour.

* *

Jeudi soir, 5 novembre.

Je reviens de la Comédie Française et j'ai entendu *Le Monde où l'on s'ennuie*, d'Edouard Pailleron, l'auteur exquis aux douces choses sentimentales.

Il y a, dans cette pièce, une femme sévère, aux vigoureux principes, qui veut que son fils ne s'occupe que de mathématiques et de diplomatie à ficelles savantes, sans jamais laisser son cœur faire une seule promenade dans les jardins de l'Amour, et elle y réussit presque. Alors, c'est au même régime qu'elle veut assujettir la jeune Suzanne de Villiers d'un tempérament ardent, qui préfère, à cette madame de Céron, la vieille duchesse de Réville, qui proclame bien haut que les seules exquis minutes de la vie sont celles où l'amour chante son bonheur aux tendres aimés.

Elle est tante, elle est vieille, cette spirituelle duchesse, mais c'est avec toute son âme qu'elle dit :

« Ah ! l'amour, vois-tu, ma fille, c'est le seul but de notre existence, c'est par lui que nous éprouvons l'unique et immense bonheur. Peu importe l'âge que l'on ait, une femme ne peut être indifférente au souvenir des heureuses caresses passées, et le charme d'avoir aimé, d'avoir été aimée ne s'oublie pas. Moi qui suis vieille, je n'ai rien oublié de cela, et mon cœur bat encore en se souvenant ! »

Bientôt d'ailleurs, les yeux du fils Roger se sont rencontrés avec ceux de Suzanne et l'amour envoie promener calculs et diplomatie, l'amour vainqueur écrase de sa lumière ardente la mère au cœur froid alors que la vieille duchesse, rayonnante de voir triompher son dieu d'autrefois, dont les tendresses charmantes fleurissent encore son cœur, prend les amoureux sous sa puissante protection et en fait deux heureux.

La pièce est merveilleusement jouée par Mesdames Reichemberg et Lara, puissamment aidées de messieurs Roger et Truffier, tous grands artistes de la maison

de Molière, dont l'éternelle lumière artistique éclaire le monde où l'on s'amuse !

* *

Au son de la musique vigoureuse, entraînant de l'ami Paul, j'écris ces lignes, pendant que le chant de notre ami Arthur joint son harmonie à celle du piano, jetant dans la chambre les plus mélodieuses et les plus joyeuses notes.

L'improvisation chantante de M. Paul Bliss résonne, douce et charmante, pleine d'évocateurs accords qui font rêver les cœurs.

Tantôt il joue de la musique classique religieuse qui serait admirée à l'église de la Madeleine, tantôt la promenade de ses doigts sur le clavier rappelle de belles pages d'opéra, de ce Grand Opéra dont nous gardons toujours de féériques souvenirs.

Nous prédisons à l'ami Paul Bliss qu'il deviendra bientôt un formidable artiste que demain saluera.

Rodolphe Brunet

L'HONORABLE M. TREFFLÉ BERTHIAUME

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, qui ne m'ont lue ici depuis longtemps, me sauront gré, j'en suis sûre, de venir serrer la main à l'un des affables propriétaires du journal, à l'un de ces rudes travailleurs qui ne doit qu'à son mérite personnel l'honneur qu'on vient de lui conférer.

Appartient-il à une plume féminine de faire ainsi l'éloge de l'honorable M. Berthiaume ?

Certes ! Nous ne sommes plus à une époque où le *struggle for life* est inconnu à la femme : car tout être qui doit tirer de ses propres moyens sa propre subsistance,—et la femme plus que tout autre, je crois,—comprend combien il est digne, grand et beau, d'arriver aux postes importants, à la gloire, par sa propre vaillance, en travaillant !

Le nouveau conseiller législatif, pour la division Alma, est un *self-made man* dans toute l'acception du mot : les journaux de toute la province et de tous les partis se sont plu à le reconnaître et à l'en féliciter.

Il n'y a guère à ajouter, sinon que l'honorable M. Berthiaume met du cœur dans la poitrine de ceux qui s'effrayent de "l'effort contre l'obstacle, de la lutte contre la difficulté," en prouvant hautement, par ses succès, ce que peut le travail persévérant, actif, de tous les instants.

Félicitations sincères à l'honorable M. Berthiaume et puissent les jeunes s'inspirer à son exemple !

J. H. Maurice

PETITE POSTE EN FAMILLE

A. F., Laprairie.—Impossible de publier vos vers. La poésie est un art très difficile, vous savez...

A. M., Pierreville.—Oui, il y a du talent dans ce morceau, mais il est hors de saison. Nous pourrions publier un autre essai du même auteur.

Jean Gaston, Woonsocket.—Il y a du mieux, mais encore quelques fautes. Et puis, c'est trop, trop léger pour que nous publions.

J.-E. R., Québec.—Mille regrets, mais nous ne pouvons encore publier ; trop défectueux.

J.-H. G., Arthabaskaville.—Votre Lisette n'est pas de notre monde. La Lisette qui écrit chez nous est seule de ce nom. C'est tout ce que nous avons droit d'exiger.

Alouette, Trois-Pistoles.—Fort gentil, ce cri du cœur. Nous publierons au prochain numéro.

L'HIVER

*O splendide saison, sois donc la bienvenue !
Tu portes dans ton ciel ces moelleux manteaux,
Que tu vas déployer sur notre terre nue ;
Tu portes des écrins pleins de bijoux nouveaux.*

*Pour se mettre à nos yeux en plus grande tenue,
La nature aussitôt s'orne de ses joyaux,
Et se mire, gentille, avec ta blanche nue
Dans la limpidité des glaces en biseaux.*

*Comme pour ajuster, avec plus d'élégance,
Les volutes d'argent, les festons de frimas,
Les brillants colliers d'or tressés par le verglas.*

*Que brise l'aiglon par trop de violence,
Tu vas nous élever des palais de cristal,
Nous faire entendre aussi la ritournelle au bal.*

Augustin Lellis.

UNE GLORIEUSE JOURNÉE

LA BATAILLE DE LOIGNY EN 1870

A l'occasion du 26^e anniversaire de cette mémorable bataille, au 2 décembre, nous avons cru intéressant de reproduire l'empoignant récit de cet engagement héroïque. M. Bounard a buriné cette grande épopée de quelques heures et c'est sa narration même que nous reproduisons.

" M. de Sonis allait lancer sa brigade sur Loigny, lorsqu'il s'aperçut qu'un grand trouble se manifestait dans sa ligne de bataille. On vint bientôt lui dire : " Votre centre se replie. " D'un bond de son cheval, il se porte vers deux régiments de marche d'un effectif considérable, le 48^e et le 51^e. Il alla vers l'un des deux, le 51^e, qui lâchait pied, en criant de toutes ses forces : " En avant ! avez-vous peur ? " Puis, les voyant reculer : " Misérables, vous nous perdez ! " et, en deux mots, il leur montre les désastres qu'ils préparent, les Prussiens les poursuivant dans leur fuite honteuse, notre armée coupée en deux, toute notre artillerie enlevée, le 16^e corps surpris et écrasé dans sa retraite.

" Mes paroles furent impuissantes, rapporte le général. Ce régiment reculait toujours sans que j'aie pu comprendre cette panique. Indigné, je menaçai de brûler la cervelle aux soldats que j'avais devant moi. Je criai : " Vous êtes des lâches, vous nous perdez, vous nous déshonorez ; vous êtes des misérables, indignes du nom français ; je fêtrirai le numéro de votre régiment. " Les spahis de mon escorte frappaient les fuyards à coup de plat de sabre pour les ramener au devoir. Ils subirent ce dernier outrage, mais sans avancer d'un pas.

" C'est alors que je leur dis : " Eh bien ! puisque vous ne savez pas mourir pour la France, je vais faire déployer devant vous le drapeau de l'honneur. Regardez-le, et tâchez de le suivre lorsqu'il va passer dans vos rangs. "

" Là-dessus, je partis et je me lançai au galop sur ma réserve d'artillerie, où j'avais placé mes zouaves, mon bataillon sacré. Je criai à Charette : " Mon ami, amenez-moi un de " vos bataillons, " il en avait deux. Puis m'adressant aux zouaves : " Il y a là-bas des lâches qui refusent de marcher. Ils vont perdre l'armée. A vous de les amener au feu. En avant, suivez-moi ! Montrons-leur ce que valent des hommes de cœur et des chrétiens. "

" Un cri d'honneur s'échappa de ces nobles poitrines. Ces braves enfants se précipitèrent vers moi ; tous voulaient courir à la mort. J'en pris trois cents, le reste devant rester à la garde de l'artillerie. Le bataillon partit, accompagné par les francs-tireurs de Tours et de Blidah, les mobiles des Côtes-du-Nord, et précédé par une ligne de tirailleurs. C'était en tout 800 hommes.

" Il était quatre heures et demie. Le jour tombait. Je dis au colonel de Charette : " Voici le moment de déployer la bannière du Sacré-Cœur ! " Elle se dé-

ploya, on la voyait de partout. C'était électrisant. Nous marchâmes ainsi d'un pas assuré, bien convaincus que nous remplissions un grand devoir. J'avais toujours l'espoir que la 3^e division arriverait enfin et appuierait mon mouvement. Je ne doutais pas non plus que cette poignée de braves ne ramenât au feu les troupes qui battaient en retraite. Arrivé à la hauteur du 51^e : " Soldats ! dis-je à ces hommes, voilà le drapeau de l'honneur, suivez-le, en avant ! " Mais rien, rien ! Secouant mon képi de la main gauche, et brandissant mon épée de la main droite, je leur criai : " N'avez-vous plus de cœur ? Marchez ! " Ils ne marchèrent pas.

" Et nos zouaves avançaient toujours. J'avais à ma droite le colonel de Charette, à ma gauche le commandant de Troussures. Ce dernier, se jetant à mon cou : " Mon général, dit-il que vous êtes bon de nous mener à pareille fête ! " Noble cœur !... ce devait être sa dernière parole.

" Dans ce moment, il y avait un tel entrain dans cette troupe qu'elle décida même un mouvement en avant de la part de mes lignes restées jusqu'alors immobiles, ce qui me rendit l'espoir. Devant cette fusillade, les Allemands, qui occupaient depuis le matin la ferme de Villours, l'abandonnèrent et se sauvèrent. Mais, arrivés en face du petit bouquet de bois ou buisson d'acacias, à deux ou trois cents mètres du village, nous fûmes accueillis à bout portant par un feu de mousqueterie très violent et beaucoup des nôtres tombèrent pour ne plus se relever. Le 51^e, que j'avais ramené un instant au combat, ne soutint pas cette épreuve : il nous quitta pour ne plus reparaitre."

" Je restai à la tête des zouaves pontificaux qui faisaient une résistance héroïque, disait Sonis à l'enquête. Je ne voyais pas paraître la 3^e division que j'avais envoyé chercher et, à part l'amiral Jauréguiberry qui tenait toujours à Villepion, je n'avais aucune nouvelle du 16^e corps. Que devais-je faire alors ! Je ne voulus point me déshonorer en abandonnant ces 300 zouaves qui marchaient derrière moi et qui ne m'auraient jamais pardonné ce crime. Je me sentis fort, pour le sacrifice que j'allais accomplir, du consentement de ces braves. Ils s'appelaient les soldats du Pape, et il me parut bon de mourir sous le drapeau qui les arbritait. Tous ensemble, nous poussâmes un dernier cri : " Vive la France ! Vive Pie IX ! " Ce fut notre acte de foi.

" 300 zouaves s'étaient donc élancés avec moi. Je ne les avais destinés qu'à une chose : produire un grand effet moral, capable d'entraîner au devoir une troupe démoralisée. De ces 300 hommes, 198 tombèrent devant Loigny, et avec eux, dix des qua-

torze officiers qui les commandaient. La plupart de ces héros tombèrent à mes côtés.

" Moi-même, je fus blessé d'un coup de feu à la cuisse, tiré à bout portant. Je n'eus plus la force de tenir mon cheval. Je criai à mon officier d'ordonnance, M. le capitaine Bruyère : " Mon ami, prenez-moi dans vos bras ; c'est fini pour aujourd'hui. " Il me déposa à terre, aidé en cela par M. de Harscouët, lieutenant aux zouaves pontificaux. J'ordonnai ensuite à M. Bruyère de se retirer et d'aller prévenir le plus ancien officier général de prendre le commandement du 17^e corps et de diriger la retraite.

" J'eus en ce moment la consolation d'entendre rouler derrière moi toute mon artillerie ; et je suis heureux, en finissant ce récit, de pouvoir constater que le 17^e corps n'a pas perdu une seule bouche à feu pendant le temps où j'ai eu l'honneur de le commander."

* * *

Telle fut la journée du 2 décembre, qui sauva l'honneur de la France dans le désastre de 1870 et qui, en déployant pour la première fois l'étendard du Sacré-Cœur à la tête de ses armées, est devenue l'aurore du salut de la France.

La bannière avait été brodée à Paray-le-Monial, au couvent où le Sacré-Cœur a demandé à la Bienheureuse de paraître sur nos drapeaux militaires. On l'avait déployée, ce matin-là, à une messe de nuit, où les officiers, après avoir reçu une communion qui devait être leur viatique, se disputèrent l'honneur de la porter ; cet honneur échut au C^{te} Verthamon, tué, qui la passa, ensanglantée, au C^{te} Fernand de Bouillé, tué, qui la passa à son fils Jacques de Bouillé, tué.

DON GUR D'ALVAR

Don Gur d'Alvar, seigneur de Castellane et d'Ernula, fils de Don Carlos le Magnanime, venait d'avoir vingt ans. Idalgo de la plus noble souche, il avait pour ancêtre Ruy Diaz de Bivar, surnommé le Cid Campéador. Ce jeune Espagnol, à la mort de son père, s'était vu maître d'une fortune immense et de sa liberté. Cependant, il était peu habitué au séjour des villes, ayant toujours habité le vieux château des aïeux, nid d'aigle accroché aux flancs d'une montagne, à côté d'un torrent, entouré de grands arbres où les oiseaux du ciel chantaient tout le jour. C'était presque un enfant de la montagne. Esprit ardent, tempérament fougueux, nature aventureuse, il s'était habitu-



LA BATAILLE DE LOIGNY. — RUE PAR LAQUELLE LES PRUSSIENS SONT ENTRÉS DANS LOIGNY

dès son enfance aux longues courses, aux aventures périlleuses. Vingt fois il avait forcé l'ours dans son antre, les neiges des pics les plus élevés portaient l'empreinte de ses pas. Parfois, le soir, revenant d'une longue course, son ombre se dessinait sur un pic élevé et s'il se découvrait pour saluer l'astre roi, on aurait cru voir un de ces chevaliers de la suite de Pélagé apparaissant sur le mont pour voir coucher le soleil.

Il était aussi bon avec les humbles, qu'il était brave devant le danger, hautain et fleuri de morgue avec les gens de son rang. Son âme était aussi grande que son blason était noble.

Don Gur était peu instruit. Être accoutumé depuis son enfance aux émotions de la chasse, aux courses lointaines avec des montagnards aux mœurs simples, aux brusques manières, sentir sa chevelure frémir sous l'haleine des montagnes, respirer librement l'air vif des cimes, voir lever le soleil, avoir pour toute musique et toute chanson la romance de la brise, et le chant des oiseaux ; toute cette liberté, tout ce charme ne pouvait être troqué contre l'horizon étroit d'un collège, les murs froids d'une classe, la voix grondeuse et les manières pédantes d'un professeur.

Don Gur s'était toujours enfui des collègues où son père l'avait placé. Par contre, son oncle, vieillard très savant, érudit, philosophe et poète, avait donné à son neveu toute sa science et son érudition. Sentant en lui une âme sensible et un penchant vers le beau naturel, il lui avait d'abord appris à lire dans la nature et à goûter ses incomparables beautés. Don Gur avait l'âme vibrante des poètes.

Quelque fois, lorsque l'ombre de la nuit était montée de la vallée et avait enveloppé la montagne, Don Gur sortait furtivement de l'antique château et s'en allait par la forêt, dans la rosée, sans souci de sa marche, appelé par cette voix mystérieuse qui parle dans la nature, la nuit. Il restait des heures à contempler l'étendue de l'infini constellé d'étoiles, qui semblaient être autant de clous d'or qu'un géant inconnu aurait cloués dans le plancher du paradis. Puis, quand l'aube blanchissait le ciel, Don Gur escaladait un pic pour voir lever le soleil qui, comme un roi paresseux, se levait lentement de son lit d'or.

Don Gur n'était pas beau. Quoiqu'encore dans l'adolescence, son visage était empreint d'une rudesse qui s'effaçait lorsqu'un sourire venait éclairer sa figure intelligente et fière. Ses sourcils fins, ses yeux noirs qu'ombrageait une chevelure plus noire encore, quelque chose de rêveur dans son regard donnaient à toute sa physionomie un caractère de tristesse.

Ce jeune Espagnol avait passé sa jeunesse sevré de tous les plaisirs dont les autres s'abreuyaient à cet âge béni. Le père avait en haine la cour d'alors, et le fils avait hérité de la haine du père.

N'ayant connu aucune des caresses de l'amour, Don Gur, maintenant dans toute la ferveur de son ardente adolescence, sentait en son âme un vague immense, un besoin impérieux d'aimer. De là une grande tristesse, des rêveries prolongées, des excursions lointaines dans le pays des étoiles, en compagnie de l'idéal rêvé. L'hallali de la chasse ne faisait plus bondir son cœur, l'écho des bois, la voix des montagnes ne répétait plus

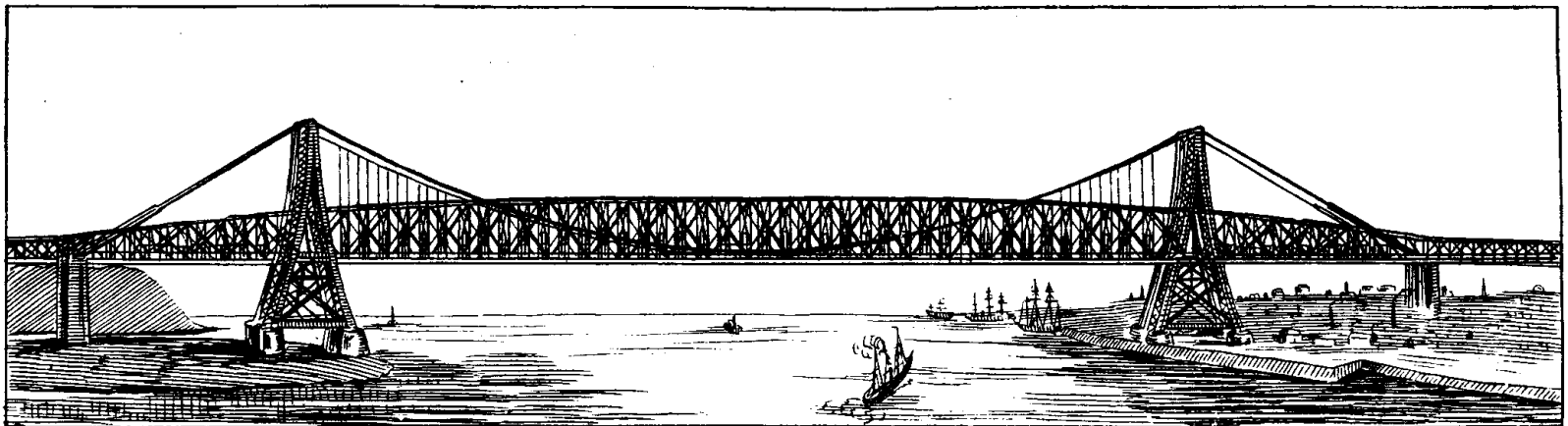
la fanfare de son clairon, et les montagnards géants, ne voyant plus leur jeune seigneur, disaient que les ours baillaient dans leurs antres et s'ennuyaient.

Tout près du château, un torrent impétueux et furibond descendait de la montagne par cascades, par sauts et par bonds, avec un grand bruit de tonnerre. Don Gur aimait à contempler les magnifiques effets du soleil couchant dans le torrent. L'écume, où flottait une pluie de feu, passait par toutes les couleurs du prisme. Au rose pâle succédait l'écarlate, puis la pourpre, et les gouttes d'eau que la vague accrochait aux parois de granit semblaient être autant de gouttes d'or liquide et de fins rubis qui tremblaient sous l'haleine énorme du gouffre, puis, tout devenait noir. Tout à coup, le torrent semblait rouler des braises immenses, du feu liquide, pareil à ces fleuves que tu fais couler, ô Dante, dans ton horrible enfer.

Or, un soir, accoudé sur le rebord du précipice, Gur d'Alvar songeait, rêveur. Dans le trou noir de l'abîme, dans l'incohérence des flots, au milieu de l'écume blanche, sur la crête des vagues apparaissait à son œil ravi une blonde tête de jeune fille qui lui souriait. Le jeune Espagnol oubliait tout pour se perdre dans la contemplation de cette tête mignonne et il disait :

— O gouffre qui roules cette eau depuis Adam, toi qui as vu bien des fois l'homme cueillir une fleur sur tes bords, toi dont les flots indomptés ne connaissent aucun frein, dis-moi, torrent, est-ce la fée de tes eaux qui m'apparait, est-ce l'amour ?...

Depuis longtemps il venait voir coucher le soleil



LE PONT PROPOSÉ ENTRE MONTRÉAL ET LONGUEUIL

L'extrémité-nord toucherait presque à la manufacture de tabac Macdonald, sur la rue Ontario, et l'extrémité-sud aboutirait pas mal avant dans les terres de Longueuil. L'un des principaux piliers du pont reposera sur l'île Ronde

sur le rebord de la crevasse, et toujours la même vision gracieuse lui apparaissait sur les flots, et il l'avait surnommée "La fée du torrent"...

Gur d'Alvar rêvait toujours...

Tout-à-coup, il fut brusquement tiré de sa rêverie par un galop désordonné qui retentissait sur la route. Un cheval, attelé à un cabriolet, descendait de la montagne à l'épouvante. Don Gur fronça les sourcils, cherchant pourquoi le voyageur lançait son cheval à une telle allure. Un appel au secours retentit dans l'air. Il tressaillit violemment. Reportant ses yeux sur l'attelage, il vit qu'une personne se cramponnait aux montants de la voiture. Il bondit sur la route plus agile que le chamois, son chapeau était tombé, ses cheveux flottaient au vent. Il se précipita à la tête du cheval, mais l'animal fait un brusque écart et prend un chemin de traverse qui aboutit à la crevasse. La perte était imminente. Don Gur s'élança, il court, il vole ; parfois un cri guttural s'échappe de sa poitrine et retentit dans l'air. Il rejoint le cheval, lui saute à la bride, lui tord le garrot, l'arrête un moment. Le cheval se cabre.

— Sautez, sénora, crie-t-il.

L'animal veut repartir, mais Gur raidit ses muscles et maintient le cheval. Enfin, une jeune fille saute sur la route, s'embarrasse dans les rênes et tombe la figure contre terre. Don Gur lâche le cheval. L'instant d'après tout s'abîme dans le précipice. Il revient vers la jeune fille évanouie et lui soulève la tête. Le sang coule de son front. Il essuie le visage maculé,

écarte les mèches de cheveux blonds, et, ébloui, extasié, revoit la jeune fille qui lui souriait, tous les soirs, dans le torrent.

— La fée du torrent, murmure-t-il. C'est un rêve. La fée du torrent !

JACQUES SAULAIE.

Québec, 1896.

(La fin au prochain numéro)

ORIGINE DU NOM PABOS

Vous savez ou vous ne savez peut-être pas qu'il y a dans la Gaspésie une paroisse qui se nomme de son petit nom Sainte-Adélaïde de Pabos. Il y a des gens qui s'inquiètent de savoir d'où peut bien venir ce nom de Pabos. C'est une douce manie qu'il ne faut pas leur reprocher. Chacun trouve son plaisir là où il le peut. Un de mes amis revenait, l'autre jour, de ces plages lointaines et me posait la question. J'ai vu, dit-il, dans un journal, que cet endroit avait été appelé ainsi en mémoire du premier colon qui s'y établit, un nommé Pabos.

Hélas ! peut-on ainsi défigurer les origines.

Tous ceux qui ont un peu étudié l'histoire des commencements de notre pays savent que les barques espagnoles, bien avant que Cartier eût pénétré dans le golfe Saint-Laurent, faisaient la pêche sur les côtes de Terre-Neuve, à Gaspé, au Labrador. Or, Pabos

n'est ni plus ni moins que le nom d'une ville d'Espagne, bien connue. Rien d'extraordinaire que ce nom ait été donné à une baie de la Gaspésie.

La *Pinta*, considérée comme la meilleure voilière de l'expédition de Christophe Colomb, appartenait à deux citoyens de Pabos, Gomès Rascon et Aristobal Guintero, qui étaient à bord.

Pabos est donc un nom historique, et il faut le conserver. Pabos, en espagnol, veut dire *dindon*.

Cela ne veut pas dire que le monsieur qui a cru que la paroisse de Sainte-Adélaïde de Pabos avait été nommée d'après son premier colon appartient à ce genre intéressant de palmipèdes.

Ce n'est pas la première fois que le Pirée aura été pris pour un homme.

J. Edmond Roy

LA MODE MODESTE

Les affreux gants blancs ont vécu et sont remplacés avantageusement par les gants noirs ou de couleur. Un joli gant simple, assorti à la toilette, est toujours élégant et se porte dans toutes circonstances. Cependant, pour soirée ou dîner privé, le gant clair est de rigueur.

Ne vous gantez pas trop juste, cela fait une main horrible, gêne les mouvements et rend maladroit.



UNE CHAMBRE D'ÉTUDIANTS A PARIS, voir Chronique Européenne. (Dessin de R. Barré)

LE CINÉMATOGAPHE

Je ne viens pas faire ici une réclame, mais je tiens à attirer l'attention des lectrices du MONDE ILLUSTRÉ sur un spectacle qui peut amuser les enfants, les écoliers, les grandes personnes, et qui mérite d'être vu.

Depuis quelques semaines, nous avons à Québec le cinématographe, qui est exhibé devant salle comble. La vie, la rapidité du mouvement, la réalité qui se dégagent des photographies sont tout simplement du merveilleux, et il faut avoir vu pour croire.

Nous avons applaudi tour à tour aux scènes suivantes :

- Le départ.
- La dispute dans le jardin.
- Démolition d'un mur.
- Chaland.
- Enfants et jouets.
- Dans un bivouac de soldats espagnols.
- Bébé à la pêche.
- Cortège des dignitaires à Buda Pesth.
- La rue Regent à Londres.
- La barque quittant le port.
- La baignade des nègres.
- Mauvaises herbes.
- Sortie de l'usine de M. Lumière, l'inventeur du cinématographe.
- Cent figures sous un chapeau.
- Sortie de la cathédrale de Cologne.
- La mer, sur la côte d'Angleterre.
- Rocher de la Vierge, à Biarritz.
- Pêche aux sardines.
- La partie d'écarté entre le père de l'inventeur et son gendre.

Les scènes de la vie maritime sont les mieux réussies. Elles sont tellement naturelles que l'on croit entendre le bruit du ressac et les grondements de l'abîme. Les photographies militaires sont enlevées et les chevaux admirablement faits.

Si, au lieu de nous donner des scènes du camp espagnol, l'inventeur nous avait présenté le soldat français, avec son allure vive, délurer, le succès aurait été doublé et le plaisir du spectateur plus complet.

On me dit que le cinématographe va passer quelques mois à Montréal. Allez passer une bonne heure à l'étudier, et vous m'en direz des nouvelles.

Taucher le font Maurice.

RÉCRÉATIONS

L'ŒUF QUI PASSE DANS UNE BAGUE

Pour prêter au tour plus d'illusion, vous vous munissez de deux œufs ; l'un, nature, et l'autre, préalablement immergé dans du vinaigre. Ce qui le rend absolument malléable.

Il faut que les deux œufs soient bien pareils.

Vous proposez de faire passer l'un d'eux dans une bague que vous demandez dans l'assistance.

Si l'on vous désigne l'œuf non préparé, vous lui substituez vivement l'autre, et vous réussissez sans peine, l'œuf imprégné d'acide reprenant sa forme après s'être considérablement allongé.

L'HOMME

*Malgré son fol orgueil et son mépris des dieux,
S'il n'est que ce qu'on voit, que l'homme est peu de chose !
Un misérable effet qui blasphème sa cause.
Une ombre qui gémit de la clarté des cieux.*

*La tourmi le vaut bien, s'il est industrieux ;
Qu'il se mesure en forer, à l'éléphant, s'il l'ose !
Croît-il à sa beauté ? qu'il regarde la rose ;
A sa jeunesse ? hélas ! le voilà déjà vieux.*

*Ici-bas tout n'est rien, tout est néant, sauf l'âme.
Tout mortel en naissant commence son trépas,
Et vers la tombe, à chaque aurore, il fait un pas.*

*Mais l'immortalité par la mort le réclame :
Des cendres de son corps monte au ciel une flamme
Qui ne s'éteindra pas !*

A. PAYSANT.

QU'EST-CE QUE LA PATRIE ?

N'est-ce qu'un mot sonore que l'on fait résonner au jour de l'oppression ? N'est-ce qu'un cri de ralliement que l'on s'échange pour marcher à la conquête de la liberté ? Non, c'est quelque chose de plus grand. Après ces deux sublimes paroles : Dieu et Religion, c'est la plus belle qui puisse jaillir des lèvres de l'humanité. Bien plus, souvent vous entendez dire : " Il n'y a pas de Dieu " ; jamais vous n'entendez : " Il n'y a pas de patrie, je n'ai pas de patrie. " Vous trouverez des coins de terre qui n'ont jamais été consacrés par la mort d'un martyr de l'Évangile, vous n'en trouverez pas un qui n'ait bu le sang d'une multitude de martyrs de la patrie.

Avoir une patrie, c'est pouvoir se dire : " Ici dorment mes aïeux, ici je veux dormir aussi ; quand on a porté le même sang dans ses veines, quand on a parlé la même langue, quand on a eu la même pensée et presque la même âme, oh ! que l'on repose bien mieux ensemble ! "

Avoir une patrie, c'est pouvoir se dire : " Quand je rirai, je ne rirai point seul, et si je dois pleurer je ne pleurerai point seul ; ou un ami me dira : espère ; ou une mère me dira tout bas : ne pleure pas ; ou une épouse me dira, en enveloppant mon front de sa belle chevelure : souviens-toi de nos beaux jours passés, il nous en reviendra encore, je t'aime, je t'aimerai toujours. "

Avoir une patrie, c'est pouvoir se dire dans un sens plus chrétien : " Quand je prierai, je ne prierai point seul ; au son de la vieille cloche du beffroi, je verrai au foyer, devant le Christ d'ivoire, des têtes blanchies avec des têtes blondes ; j'entendrai la voix lente et oppressée du vieillard, avec les voix argentines des enfants à genoux. Et notre prière aura plus de puissance, car le Seigneur bénit ceux qui prient en chœur. "

Avoir une patrie, c'est pouvoir se dire enfin : " Quand viendra le dernier de mes jours, j'aurai quelqu'un à mon chevet pour me consoler, pour m'encourager, pour recueillir mes dernières paroles ; j'aurai quelque main aimée pour me montrer le ciel avant de me fermer les yeux. "

Avoir une patrie, c'est pouvoir se dire enfin : " Je vivrai même quand je ne serai plus ; mon nom sera encore prononcé avec l'accent du regret et de la vénération ; ma mémoire sera vengée si quelqu'un ose l'outrager ; enfin, sur ma cendre venant s'agenouiller souvent, on répandra des fleurs avec des larmes et l'on dira au bon Dieu : Pardonnez-lui, donnez-lui l'éternel repos. "

Mon Dieu ! qu'il est malheureux, cet exilé qui se promène sur le sol étranger, sans amis, sans amour, sans espoir, sans entendre une seule parole obligeante, sans voir un visage se dérider et lui sourire, et qui meurt le long d'un sentier solitaire, pour devenir l'horreur des passants, la proie des corbeaux et des vautours. Mon Dieu ! Bénissez donc notre belle patrie !

Rendez-la prospère. Faites que jamais une puissance étrangère ne vienne la désoler en y promenant e fer et la flamme ; que nous ne connaissions plus les



LE RÊVE DE SAINTE CÉCILE, TABLEAU DE M. AZAMBRE

tourments de l'exil et qu'on ne voit plus jamais se renouveler les grandes douleurs de la malheureuse Acadie ! Et nous, Canadiens, aimons notre patrie comme nos pères l'ont aimée ! Ce n'est pas prostituer son affection que de la lui vouer. Les plus grands génies ont eu le culte de la patrie. Cicéron regardait sans pâlir le poignard du Centurion Lénas qui venait l'égorger ; mais il pleura en promenant un dernier regard sur sa maison qu'il ne reverrait plus. Le Tasse revenu à Sorrente, son lieu natal, après avoir gémi longtemps dans une prison où la jalousie et la haine l'avaient relégué, s'assit avec sa sœur sur le seuil du domicile paternel, et y passa tout un jour à verser des larmes, content de revoir le gracieux paysage qui lui rappelait de si touchants souvenirs ; regardant sans cesse la mer dont les flots bleus avaient réjoui et bercé son enfance.

ADOLPHE HURTEAU.

NAPOLÉON ET LE PROTESTANTISME

Un jour, raconte le cardinal Fesch, oncle de Napoléon Ier, un nommé Marseria se présenta aux Tuileries, porteur de lettres de Pitt, le célèbre homme d'Etat anglais. L'Empereur le reçut, après bien des difficultés.

—Sire, dit entr'autres choses cet émissaire, l'Angleterre a besoin d'étouffer entièrement le catholicisme dans son sein. Pour aider à cette œuvre il n'y a que vous. Etablissez le protestantisme en France et aussitôt le catholicisme périt en Angleterre.

—Marseria, reprit l'Empereur, je suis catholique, et je maintiendrai le catholicisme en France, parce que c'est la vraie religion, parce que c'est la religion de la France, celle de mon père, la mienne enfin. Loin de rien faire pour l'abattre ailleurs, je ferai tout pour l'affermir ici.

—Marseria répliqua :

—Tant que vous reconnaîtrez Rome, Rome et les prêtres vous domineront.

—Marseria, reprit l'Empereur, pour les choses du temps, j'ai mon épée et elle suffit à mon pouvoir ; pour les choses du ciel, il y a Rome, et Rome en décidera sans me consulter ; elle aura raison ! C'est son droit.

—Mais, reprit encore l'infatigable envoyé, vous ne serez jamais complètement souverain, si vous n'êtes chef d'Eglise, si vous ne créez une religion à vous.

—Pour créer une religion, répliqua l'Empereur en souriant, il faut monter sur le Calvaire, et le Calvaire n'est pas dans mes desseins. Si une telle fin convient à M. Pitt, qu'il la cherche lui-même, pour moi je n'en ai pas le goût.

LES PETITES BOTTINES DE NENHOMME

Dédié à Mlle R. Letendre

De retour d'un récent voyage à Montréal, quelqu'un m'a remis, de la part d'une de mes connaissances, un petit paquet dont le contenu m'intriguait bien quelque peu.

Grande fut ma surprise lorsque je vis une paire de mignonnes petites bottines que—de pimpantes qu'elles étaient—un bébé avait rendu presque méconnaissables.

Rien d'étonnant en cela, car vous connaissez tous le talent destructeur que possèdent les jeunes enfants. Toutefois, leur apparence chétive me plaisait et m'attachait singulièrement à ces chères reliques.

Je les prenais dans mes mains, les examinai attentivement, et la forte empreinte que le temps avait laissée sur elles captivait sérieusement mon esprit.

Plusieurs jour durant, les instants que me laissaient mes occupations journalières furent consacrés à voir et à revoir ce qui était devenu pour moi l'objet d'une affection nouvelle.

Je trouvai d'abord banale l'idée d'attacher autant d'importance à une chose qui me semblait en mériter si peu. Mais insensiblement, mes goûts précoces de vieille fille s'attirèrent, subirent certaines modifications indispensables, et voilà que, grâce à l'envoi imprévu d'un petit article insignifiant, en soi, j'acquière de jour en jour les qualités accessoires d'une excellente mère de famille.

COROLLE.

Montebello, novembre, 1896.

NOS GRAVURES

Parmi nos gravures de genre on trouvera deux jolis tableaux auxquels l'actualité prête un éclat spécial.

La fête de Sainte-Cécile, patronne des musiciens, vient d'être célébrée avec pompe chez nous. Nous en offrons en souvenir le si joli *Rêve de Sainte-Cécile*.

En Allemagne, le prince de Bismarck s'est remis devant le public par les révélations qu'il vient de faire sur les intrigues passées de l'empire, auxquelles il a pris part. Nous offrons, comme gravure : *Le prince de Bismarck en famille*.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous accusons réception de deux charmantes plaquettes de poésies, qui nous viennent des rives de France.

Ellivedpaciennes, par M. Auguste Capdeville, à Béziers, forment un recueil de pièces vivement enlevées et remplies d'attraits. On les lit avec satisfaction.

Branches d'épines, par Sylvane de Kerhalvé (Mme. F. Le Borgne). Emile Grimaud, éditeur, Nantes, sont des poésies d'une inspiration mélancolique mais suave. On les savoure avec une profonde émotion.



Docteur Chrysander.
Comte Rantzau.

Comte Herbert de Bismarck.

M. Lindow
Mme de Lenbach.

Comte Guillaume de Bismarck.

Comtesse Rantzau.

Profes

LE PRINCE DE BISMARCK



Professoren.

Princesse de Bismarck.

Prince de Bismarck.

Comtesse Herbert de Bismarck.

M. de Lenbach.

BISMARCK EN FAMILLE

LA MODE : DEUX COSTUMES



COSTUME AVEC JUPE A CORSELET ET GARNITURE EN FICHU COSTUME AVEC GILET ET PARTIES-VESTE
(Extrait de la Saison, 12, rue de Lille, Paris)

LES PREMIERS PAS DE BÉBÉ

A ma sœur, Mme E. Taillefer.

Il est si beau, l'enfant avec son doux sourire.
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire.
Ses pleurs vite apaisés
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers.

V. Hugo.

Un coquet boudoir, pas plus grand que ça ! . . . Sur une table en onyx, une lampe à abat-jour de soie rose, répand une douce lueur, teinte opaline sur les artistiques bibelots qui ornent ce délicieux réduit. Devant la cheminée, bébé en robe de nuit, se prélassa sur une peau de tigre et offre à la flamme ses petits pieds potelés. Elle, assise dans un immense fauteuil, sourit à l'enfant, d'un air à la fois triste et distrait. Certes ! c'est un joli type, que cette jeune femme ! Grande et souple, la peau d'une blancheur mate, les yeux bruns profonds et rêveurs, elle possède un cachet de distinction qu'envierait une reine. Ses cheveux, d'un noir intense, sont ramenés en bandeaux lisses sur le front et roulés sur la nuque en grosses nattes plaquées. Pour nous, qui ne voyons plus que têtes ébouriffées et frisotées, cheveux vrais ou faux tombant jusque dans les yeux, cette coiffure malgré sa beauté ne laisse pas que de paraître singulière. Lui, grand et superbe garçon, se promène de long en large, taciturne contre son habitude, on n'entend plus ses joyeuses plaisanteries qui d'ordinaire mettent en gaité ce nid ravissant. La pendule sonne le coup de huit heures.

—Allons, Nina, ma chère, sois raisonnable, avant onze heures je serai de retour.

La jeune femme tressaillit.

—Tu es libre, Henri, répond-elle, mais plus tu iras dans cet endroit fatal, plus tu voudras y retourner. Oh ! le démon du jeu, que de malheurs il a causés !

—Là ! tu déraisonnes, petite folle, je ne suis pas un joueur, que diable !

Elle hocha tristement la tête ; c'est qu'elle connaissait bien, la pauvre, la fascination que le tapis vert exerçait sur son mari. Joueur, il avait solennellement promis, à leur union, de renoncer à ses mauvaises habitudes. Durant deux ans, il tint son serment en gentilhomme, puis, un jour, des amis l'avait entraîné. Oh ! une simple partie : la fatale passion le reprit. Depuis un mois, Nina, sa femme adorée, avait veillé plusieurs fois solitaire au foyer.

Il sonna la bonne et se fit apporter son paletot.

—Viens dire bonsoir à papa, Bébé.

Bébé, qui était appuyé sur les genoux de sa maman, s'équilibra en hésitant et, avec une grâce charmante, fit d'un trait cinq ou six pas, s'accrocha dans sa robe de nuit et tomba en arrivant près de son père.

—Bébé marche ! Oh ! le chéri ! Oh ! le bel amour !

La jeune mère, folle de joie, embrasse les petons roses du cher mignon. Le papa, plein d'orgueil, lui fait recommencer le trajet et dit en se rengorgeant :

—Il est superbe, notre fils, Nina. Quel beau petit homme !

Et Bébé, de bonne humeur, se prête au désir de son

père, rend gentiment les caresses à sa jolie maman.

Nina permit qu'on lui fit manger un gros chocolat, mais un seul, c'est si indigeste le chocolat ! Henri veut lui en donner un second en fraude, mais, dans sa précipitation, il l'écrase sur la bouche du petit bonhomme, et Bébé est maintenant paré d'une moustache fantaisiste. Nina découvre le truc, et les deux jeunes gens de rire comme des enfants.

Bébé, qui ne comprend pas grand chose, à leur joie, en profite pour se lécher consciencieusement les lèvres.

Enfin, il dort, le beau chérubin !

Henri s'approche de la cheminée. La jeune femme est de nouveau assise dans le grand fauteuil, mais sa figure a revêtu une expression de bonheur qui lui sied à ravir.

Que murmure donc ce vilain mari, anxieusement penché vers sa compagne ?

Le grillon qui, le soir, chante au foyer des familles heureuses, nous dit que ce sont des paroles de repentir et d'amour.

Encore une fois, la présence de l'enfant a retenu au nid le bonheur prêt à s'envoler.

Seigneur, préservez moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents amis et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleur vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.

VICTOR HUGO.

Henri

NOUVELLES A LA MAIN

Dans un salon :

—Que n'ai-je rencontré, madame, dans ma vie, une femme comme vous, ayant votre cœur et votre esprit ! Ah ! je vous le jure, je l'eusse épousée les yeux fermés.

—Les yeux fermés ! Voilà qui est bien dit. Je suis si laide !

**

Madame appelle sa cuisinière :

—Félicité, dit-elle, vous forez pour ce soir le pot au feu.

La domestique embarrassée :—Impossible, madame, il est cassé.

—Maladroite, comment avez-vous fait ça ?

—C'est hier soir, madame, en prenant mon bain de pieds.

**

Le curé :

—Octavie, combien y a-t-il de sacrements ?

—Papa disait, hier encore, qu'il n'y en avait plus que six, parce que le sacrement de mariage, c'est le sacrement de pénitence.

GRAVURE-DEVINETTE



OU EST LE FERMIER ?

FEUILLETON

MANQUANT

UNE BONNE PRÉCAUTION A
PRENDRE

Absorbent une cuillerée à thé de *Baume Rhumal* avant de sortir au froid, et vous résisterez plus facilement au rhume qui vous guette. Il n'y a pas de meilleur spécifique contre les affections de la gorge et des poumons, il n'y a pas de meilleur préventif du rhume. Il se vend 25c, on en trouve partout. Si votre marchand n'en a pas en stock, dites lui qu'il peut s'en procurer dans toutes les épicereries de gros à Québec et à Montréal. Aux États-Unis, en gros chez G. Mortimer & Co., 24 Central Wharf, Boston, Mass.

CHOSSES ET AUTRES

—On estime à environ \$100,000,000 l'or que les Américains portent dans leurs dents.

—La famille de la reine Victoria reçoit annuellement de l'Angleterre la somme de \$3,000,000. C'est un luxe qui coûte cher.

—On a abattu, à Rosemont, N. J., un vieux châtaignier habité depuis 21 ans, par des familles d'abeilles. On en a retiré cent livres de miel.

—Les journaux anglais ont beau dire et beau faire, c'est la France qui tient en ce moment la clé de la situation dans l'Extrême Orient.

ON GUÉRIT A BON MARCHÉ LE
RHUME

Le plus persistant par l'emploi du *Baume Rhumal*. Le remède est agréable, facile à prendre. Le soulagement est immédiat. La guérison est certaine. En vente partout. 25c pour une bouteille.

—La direction du Théâtre Français, change l'affiche cette semaine ; on joue du mélodrame, *Lights and Shadows* par Charles Gayler. Cette pièce, tout en étant ténébreuse, est très facile à suivre pour le public. La mise en scène est toute nouvelle ainsi que les décors, la troupe excellente. Pour le vaudeville, nous avons Capitola Forrest et Lillian Perry, danseuses et chanteuses ; Charlotte Ray, vocaliste ; Barry et Bannon, comédiens irlandais et Katerien Cyles, étoile.

Matinées tous les jours. Prix populaires : 10c, 20c et 30c.

—La *Revue des Revues* du 1er Novembre, contient : La folie électorale aux États-Unis (13 gravures), le comte L. de Beaufort ; La vie dans le cerceau, Jean Finot ; Les mémoires inédits de la Tsarine Alexandra Théodorovna (La vie intime à la cour russe au XIX^e siècle) ; La transportation de Napoléon à Saint-Hélène (Mémoires inédits du colonel Bingham) ; Les dentelles anglaises (14 gravures) ; Comment elles aiment, le Dr Max Nordau ; La vie des prisons anglaises (6 gravures). W. T. Stead ; Livres du mois. Caricatures politiques (12 gravures). Les nouveaux abonnés pour 1897 qui enverront dès à présent leur abonnement, recevront à titre gratuit les numéros de novembre et décembre. Paris, 32, rue de Verneuil.

—Le Royal nous promet une semaine bien gaie. Il y aura là la compagnie de Rice et Barton si connue et si appréciée aux États-Unis. Ils joueront *A Trip to Boston*, dans cette comédie, la mise en scène et les costumes sont merveilleux, les danses et les chants sont exquis. *Naughty Coney Island*, est une autre pièce, satirique celle-là, dans laquelle on voit les new-yorkais qui s'en vont passer l'été à Coney Island. Leurs ridicules leurs manies, leurs vices même sont touchés de main de maître. Nommons parmi les artistes, Rice, Barton, Frankie Haines, les sœurs Washburn, Crawford et Manning, Irving E. Brush, Philips, Robertson, Clara Laurence, etc., etc. Prix : matinées 10 et 20c, et 10c extra pour sièges réservés le soir.

UN SPÉCIFIQUE

—POUR—

La Grippe, les Rhumes, la Toux
ET LES AFFECTIONS DES POUMONS,
Le Pectoral-Cerise d'Ayer

" Il y a deux ans, j'avais la grippe qui me laissa une toux ne me donnant de repos ni jour ni nuit. Le médecin de ma famille me soigna, changeant les remèdes aussitôt qu'il trouva qu'il ne m'avait apporté aucun soulagement, mais en dépit de



ses ordonnances, je ne me trouvais pas mieux. A la fin, mon mari ayant lu, un jour, qu'un monsieur qui avait eu la grippe avait été guéri en prenant du Pectoral-Cerise d'Ayer, se procura une bouteille de cette médecine, et avant que j'en eusse pris la moitié, j'étais guérie. J'ai trouvé dans le Pectoral un spécifique supérieur pour les rhumes, la toux et les affections des bronches." — EMILY WOOD, North St., Elkton, Md.

Le Pectoral-Cerise
d'AYER

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

ESSAIS DANGEREUX

Ce n'est pas sans inconvénient pour la santé que l'on essaie des remèdes, surtout ceux affectés au traitement des affections de poitrines. Il n'y a qu'un remède réellement efficace pour la guérison du rhume, de la toux, de la grippe et la bronchite : c'est le *Baume Rhumal*, et on le trouve partout. Seulement 25c la grande bouteille.

JEUX ET RECREATIONS

LOGOGRIPHE

Sur sept pieds, quelq'ue système
Que je professe envers Dieu,
Je suis présent au baptême
Célébré dans le saint lieu.
Sur cinq, chacun me rebute
Comme indigne d'un regard,
Et l'on peut me voir en butte
Aux difficultés de l'art.

Solutions des problèmes qui ont paru dans
le No 655

Enigme. — Serre.
Rébus. — Le plaisir est bien court. L'adversité bien longue.
Mot à mot : LE plaisir, haie, BIEN court, L'AD vert, scie, T BIEN long, GUE.

Solutions justes. — Mlle Rose-Anna G. Trois-Rivières ; Mlle Chayer, Montréal ; Folle-Avoine, Père Spicace, Fleur-de-Mai, Rieuse-Aimante, Joliette ; Joseph Drolet, Montréal ; Adrien Faille, La Prairie ; Mlle Alexandrine Grenier, Northampton, Mass. ; L.-A. Taillefer, Ste-Scholastique.

Mesdames,
Mesdemoiselles,
voulez-vous
la Santé ?

Si vous êtes pâles et faibles les fameuses **Pilules Rouges du Dr Coderre** vous la rendront.

Souffrez-vous du BEAU MAL, cette cruelle maladie qui afflige une moitié du sexe faible ? Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** feront capituler votre mal en très peu de temps.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** font des guérisons miraculeuses. En outre de leurs propriétés curatives, elles renforcent, tonifient et purifient le système.

LES FAMEUSES

PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Sont pour les FEMMES et les JEUNES FILLES seulement.

Elles combattent avec succès la Pâleur et la Faiblesse.

Les **Sœurs de la Providence** disent : "Elles augmentent la matière colorante du sang, donnent un beau teint et de la force, c'est la meilleure des préparations dont nous nous servons."

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** sont en vente chez tous les marchands de remèdes, ou nous les enverrons par la poste sur réception du montant.

Prix : 50 centims la Boite ou 6 Boites pour \$2.50

MANUFACTURÉES SEULEMENT PAR LA

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
NORTH ADAMS, MASS.

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois par cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour la moitié de l'année courante, et que le dit dividende sera payable à son Bureau principal, en cette ville et à ses succursales, le et après MARDI, le PREMIER jour de DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés depuis le 16 jusqu'au 30 de Novembre prochain, les deux jours inclusivement.

Par ordre du comité,
W. WEIR,
Président.

Montréal, 21 octobre, 1896.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites.
Prix spéciaux pour marchands.

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le VIN à
l'EXTRAIT de FOIE de MORUEPRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANEMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Un PRÊTRE

de ROME a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, digestives, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

DENTIER GARANTI -- \$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs

162, RUE SAINT-JACQUES, 162

(Block Barron)

VICTOR ROY L.-Z. GAUTHIER

TELEPHONE : 2113



J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT-JACQUES
"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

LA NOUVELLE REVUE

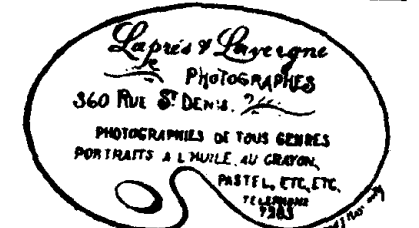
16, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
ABONNE Paris et Seine 50f 26f 14f
MENT Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.





Une Lettre de Montréal.

(7)
Le True Witness et Chronicle, Montréal, Can., publiés le 24 Octobre, 1888. — Nous recevons une lettre d'un de nos citoyens bien connus, Mr. E. Boisvert, qui nous dit que sur la recommandation du Très Rev. M. Marchand, de Drummondville, il fit usage du Tonique Nerveux du Père Koenig contre cette terrible maladie, les attaques nerveuses, que quelques bouteilles le guérirent après qu'il eut souffert pendant 8 ans, il recommande fortement à tous ceux qui souffrent de maladies nerveuses d'essayer ce remède.

Paroxysmes Affreux.

CARTHAGE, OHIO, Jan., 1894.

Nous avons fait usage avec les meilleurs résultats, du Tonique Nerveux du Père Koenig, c'est surtout dans les cas d'hystérie qu'il en supprime les paroxysmes affreux.

SEIGNEURS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, n \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie Québec.



Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéicommis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débiteures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

2890

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec. 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francois Parent, de la brasserie de Beauport. 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal. 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil. 400 00	Eadras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil. 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil. 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1925.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

U. PERREAU AUX DAMES

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patron, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Le Magasin qui progresse aujourd'hui plus qu'aucun autre à Montréal

Le gros Magasin bat son propre record

Jamais le plus grand magasin de Montréal n'a vendu autant en détail que durant ce mois. Prétendre vendre moins cher n'a pas d'effet auprès des gens, à moins que cette prétention ne soit appuyée par des faits. La grande augmentation dans notre clientèle cette année est entièrement due à la valeur des marchandises.

Fourrures

Notre grande vente de Fourrures a obtenu un succès phénoménal. Ce sont les bons marchés seuls qui ont fait apprécier nos efforts par le public.

Prix des Colerettes en Fourrure

Élégantes Colerettes en fourrure noire, taillées longues avec contour complet, prix ordinaire, \$17.50. Prix de vente \$14.00.

Colerettes en phoque du Groenland, taillées extra longues avec contour complet, grand collet de tempête, prix ordinaire \$24.75. Prix de vente \$19.80.

Colerettes en Astrakan très frisé, contour complet, grand collet de tempête, 30 pouces de longueur, prix ordinaire, \$33. Prix de vente \$25.44.

LA CIE S. CARSLY, (Limitée).

Prix des Collets en Fourrure

Collets de tempête en fourrure noire de banne qualité, doublés en satin, seulement \$1.85.

Manchons à l'avenant, 65c. Très grands collets de tempête en opussum de qualité choisie, doublés en soie, \$2.20.

Manchons à l'avenant, \$1.85. Bons collets de tempête en chat sauvage, en martre japonaise, en mouton de Perse noir et astrakan, en Wallaby, taillés avec grands devants, \$3.65.

Manchons à l'avenant, \$2.50. Grands collets de tempête en mouton gris, doublés en satin, \$4.25.

Manchons à l'avenant, \$3.00.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Etoffes à Robes Noires

Splendide valeur en fait d'étoffes à robes noires, toute cette semaine : d'excellentes occasions seront offertes dans ce département ; ce sont toutes des nouveautés de 1896.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame